

Des centaines d'objets du magdalénien répertoriés des trésors plein les fouilles

Des centaines et des centaines d'objets plus ou moins récemment trouvés lors de fouilles, c'est un véritable trésor de guerre, de l'époque magdalénienne entre autres, qui reposait dans de vieux tiroirs. A l'initiative de la municipalité et d'une équipe de chercheurs appartenant à l'unité TRACES⁽¹⁾, ils vont faire l'objet d'études. Celles-ci auront aussi comme mission de convaincre les habitants d'aujourd'hui qu'ils résident sur un site exceptionnel, chose dont ils n'ont pas toujours conscience.

« Il y a toujours un automobiliste (lors de fouilles ndr) pour nous dire « vous n'allez pas nous arrêter pour un os de poulet... » Il faut alors leur expliquer... » raconte à titre d'exemple Patrice Commenge, maire-adjoint chargé du patrimoine. Et expliquer, c'est dire aux Azilliennes et Azilliens qu'ils résident sur un « village très célèbre et qu'ils doivent se le (ré)approprier. On ne peut pas passer au travers. Parfois, pour les gens, la préhistoire ce sont des hommes vêtus de peaux de bêtes alors que leur société était déjà bien organisée. Et si nous, nous sommes là, c'est parce qu'ils étaient là... », insiste à son tour Carole Fritz, docteur en archéologie. Et renouer avec un passé, fût-il celui des âges farouches, pour faire allusion à une célèbre BD, c'est ressortir de vieux tiroirs, dépoussiérer, analyser et interpréter de véritables chefs-d'œuvre, certains retrouvés lors des fouilles de 1937-1940 et 1960-1970.

Un site fréquenté

Jean-Marc Pétillon est chercheur au CNRS. Le jour de notre visite, il n'a d'yeux que pour une série d'éléments de parure sculptés ou percés dans des dents de cheval, des os ou encore de la corne : « Nous sommes dans des sociétés où tout est puisé dans l'environnement naturel. La difficulté c'est que l'os, par exemple, se fragilise ;

tout est hyper fragmenté et dans 95% des cas, on étudie des morceaux d'objets, explique-t-il. Ces parures, par exemple, ont déjà fait l'objet d'une publication, mais là, nous voulons aller plus loin car il existe depuis de nouvelles techniques d'études pour réinventer et réétudier ces objets. La grosse différence, c'est qu'on ne se contente plus de les classer. Depuis 1990 environ, on veut savoir comment ces objets étaient fabriqués, où ils étaient fabriqués, à quoi servaient-ils... Tout cela dans le but de reconstruire les activités auxquelles se livraient alors les hommes. »

Un vrai programme

Observations au microscope, datation au carbone 14, les objets en question sont ainsi promis à une deuxième vie, et là, dans cette perspective, le travail ne manque pas : « J'ai travaillé sur des sites dans le Pays Basque, poursuit Jean-Marc Pétillon, mais ce qui frappe le plus ici, au Mas-d'Azil, c'est qu'il y a pléthore d'objets. On peut imaginer que le site fut intensément fréquenté, mais pas pour des grandes périodes. Des silex de Dordogne, des objets provenant du littoral atlantique retrouvés sur place, en apportent la preuve. »

Pour Carole Fritz, parisienne d'origine, séjourner au Mas-d'Azil pour coordonner les analyses n'est pas

nouveau. Dans les années 90, elle avait déjà participé à des fouilles et c'est avec un réel plaisir qu'elle retrouve ce qu'elle qualifie de « site majeur ». Son rôle, celui de la vingtaine de chercheurs qui l'accompagne, « tous docteurs en préhistoire », c'est de mettre en place une banque de données comprenant aussi les objets exposés ailleurs, comme cette tête de cheval magdalénienne mise à jour par Edouard Piette (1827-1906) et qui repose au musée de Saint-Germain-en-Laye : « C'est un vrai programme scientifique, dans la grotte et autour de la culture magdalénienne, insiste Carole Fritz, qui nous a été confié par la mairie du Mas-d'Azil avec laquelle nous restons en liaison permanente. Tous les chercheurs travaillent sur des supports tels le bois, le silex, la faune et sont complémentaires, car c'est une condition pour mieux comprendre. Il faut dire aussi que tous ces objets restent ici, au Mas-d'Azil... » Et parmi ces objets, certains feront la joie des plus jeunes, allusion ici à cette deuxième vertèbre d'un ours des cavernes qui, selon toute vraisemblance, n'avait rien à envier à un ours blanc : entre 400 et 600 kilos et deux à trois mètres dressé sur ses pattes. De quoi booster les entrées au musée qui reçoit annuellement entre 10.000 et 15.000 visiteurs.

Didier Laguerre

Tous les objets trouvés lors de fouilles, tel ce crâne de cheval, resteront sur place au Mas d'Azil, et viendront enrichir la collection du musée.

(1) TRACES, Travaux et recherches Archéologiques sur les Cultures, les Espaces et les Sociétés, est une unité mixte de recherche du CNRS, contractualisée avec l'Unité de Toulouse 2 Le Mirail. Ce laboratoire est constitué de 150 membres dont 94 permanents. Son cœur d'activité est l'archéologie.



Lise Aurrière et Jean-Marc Pétillon, du CNRS, face à des centaines d'objets qu'ils devront dans un premier temps répertorier et ensuite faire parler. De gauche à droite Guylaine Baron, responsable du Musée du Mas d'Azil, Patrice Commenge, adjoint au maire chargé du patrimoine et Carole Fritz, TRACES. Dans sa main, la deuxième vertèbre d'un ours dont on peut imaginer qu'il fut gigantesque.